

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Voyage pittoresque sur les bords du Rhin

Texier, Edmond

Paris, 1858

Chapitre X

[urn:nbn:de:bsz:31-140291](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-140291)

CHAPITRE X.

Le quartier général du touriste. — Une anecdote. — Le congrès de la paix. — L'hôtellerie des Sept-Rois. — Darmstadt. — Les amis de la bûche fraîche. — Légende. — Francfort. — Les marchés. — L'Ariane. — Le marquis de Mascarille. — Goëthe. — Le Rœmer. — Le Dôme. — La rue des Juifs. — Hombourg. — Le landgrave. — Le Casino. — Différentes industries. — Les villages français.

Avant de continuer le parcours du Rhin jusqu'à Manheim, s'il remonte le fleuve, ou jusqu'à Coblentz, s'il le descend, le touriste établit ordinairement son quartier général à Mayence pendant quelques jours. De là, il va visiter Wiesbaden, Biberich, Schwalbach, Francfort, Darmstadt, Hombourg et le Taunus. Les eaux de Schwalbach sont très-célèbres en Allemagne ; elles remontent, dit-on, l'activité vitale de l'organisme. Du reste, les sources thermales et minérales sont tellement nombreuses dans la principauté de Nassau, qu'elles constituent une grande partie du revenu du duc Adolphe IV, lequel passe pour un des princes les plus riches de l'Europe. C'est aussi grâce à ses eaux sulfureuses, ferrugineuses et muriatiques que le duché de Nassau est chaque année visité par une foule de potentats. Il faut dire, à la louange des princes allemands, que presque tous bannissent, dans leurs rapports avec les particuliers, cette morgue et cette attitude olympienne qui ont de tout temps caractérisé les princes des autres nations. Que le lecteur veuille bien me permettre de citer, comme preuve à l'appui, une petite aventure de chemin de fer, qui date déjà de quelques années.

Vers la fin du mois d'août 1850, je me trouvais à Mayence, lors-

qu'un matin j'appris que le congrès de la paix allait s'ouvrir ce jour-là à Francfort. Moins désireux d'entendre des discours dans toutes les langues européennes que de rencontrer quelques Français qui avaient dû se rendre à cette solennité polyglottique, j'allai prendre un billet au bureau du chemin de fer, et je me trouvai dans une diligence, seul avec un homme jeune encore, qui, au bout de quelques minutes de silence, m'adressa la parole en allemand. Sur un signe négatif que je lui fis, il comprit mon ignorance et me parla en français.

Pendant les trois quarts d'heure qui séparent Mayence de Francfort, nous causâmes du congrès de la paix, auquel l'inconnu n'épargna pas les épigrammes ; nous parlâmes de Paris, de Francfort et de la pluie qui tombait par torrents.

En descendant du wagon, j'avais pris congé de mon compagnon de route, lorsque la circonstance de la pluie qui redoublait nous rapprocha. Il ne restait plus qu'un seul fiacre devant l'hôtel du chemin de fer du Taunus, et le cocher s'était approché sur un signe que je lui avais fait, lorsqu'en me retournant j'aperçus mon inconnu qui se promenait sous le péristyle en frappant du pied comme un homme désappointé. J'allai à lui et lui offris une place dans le fiacre, en lui demandant où il désirait être conduit.

— Allez-vous, me dit-il, à un hôtel avant de vous rendre à l'église Saint-Paul, où se tient le congrès ?

— Oui, mais je n'ai pas de préférence ; j'irai au premier venu.

— Alors, reprit mon compagnon, permettez-moi de vous conduire à l'hôtel de Russie ; il est situé dans la Zeil, la rue Vivienne de Francfort. J'acceptai.

Je fus installé par le maître de la maison dans un superbe appartement. J'étais accablé de soins par les garçons qui allaient et venaient empressés autour de moi, et je me demandais comment un voyageur sans bagage — car je devais retourner le lendemain à Mayence — pouvait inspirer tant de confiance au maître de l'hôtel et à ses acolytes, lorsqu'un des gens de service me dit, en m'adressant humble-

ment la parole et en se tenant dans la position d'un C majuscule à dix pas devant moi :

— Son Excellence dînera-t-elle à table d'hôte?

Je regardai autour de moi pour savoir à qui s'adressait cette espèce de chambellan ; mais, comme j'étais seul dans la chambre, je fus bien forcé de reconnaître que c'était à mon humble personne qu'il en voulait.

— Oui, lui répondis-je ; à quelle heure dîne-t-on ?

— Il y a deux tables d'hôte : la première à une heure, la seconde à quatre heures. Son Altesse dînera à une heure.

— Quelle Altesse ? demandai-je.

— Son Altesse le duc de.....

— Eh bien ! répliquai-je en souriant, mon Excellence dînera à l'heure de Son Altesse.

L'homme noir qui me parlait me regarda d'un air étonné, s'inclina et sortit.

A peine resté seul, je songeai que ce duc... pourrait bien être le personnage inconnu qui m'avait amené à l'hôtel de Russie. Ces prévenances inusitées dont j'étais l'objet, ce titre d'excellence si libéralement accordé, tout cela me mit aussitôt sur la voie. Je fis sur-le-champ mon examen de conscience, et je tâchai de me rappeler si, dans le cours de la conversation, je n'aurais pas laissé échapper quelques-unes de ces bordées françaises dont les éclats auraient pu rejaillir sur mon compagnon de route, qui se trouvait être un prince régnant.

Je me rendis à l'église Saint-Paul. M. Émile de Girardin occupait la tribune ; un sauvage des bords de l'Ohio lui succéda et déposa sur le bureau un magnifique calumet, symbole de ses sentiments pacifiques.

Chaque orateur parlait dans sa langue, et tous les dialectes défiaient les uns après les autres. On ne se comprenait peut-être pas très-bien, mais, en résumé, on s'entendait admirablement.

A une heure, j'étais de retour à l'hôtel de Russie. Mon compagnon

de voyage me demanda des nouvelles du congrès et me fit placer à table à côté de lui.

Il y avait une quinzaine de personnes au plus.

— Pardonnez-moi ma curiosité de Parisien égaré en Allemagne, lui dis-je: Je voudrais bien savoir quelles sont les personnes ici présentes. On m'a assuré que le grand duc de Hesse et le duc de... faisaient partie des convives.

— Le grand duc de Hesse-Damstadt est en face, me répondit-il. A côté de lui est le général Haynau, qui se rend en Angleterre; voici à droite le duc de Lucques.

— Et le duc de...? lui dis-je.

— Le duc de...? répondit-il en souriant. Je vous dirai comme Michaud à Henri IV: ce doit être vous ou moi.

— Alors c'est vous, Monseigneur, attendu que je ne suis encore qu'une Excellence.

Et je lui racontai comment le faux titre qu'on m'avait donné le matin, parce que j'étais arrivé avec lui à l'hôtel, m'avait mis sur la piste du sien.

— Vous savez, me dit-il après avoir ri des révérences que m'avait faites l'homme de l'hôtel, qu'il n'y a pas de monseigneur ici. Nous sommes des gentlemen: tous les hommes sont égaux devant la table d'hôte.

— A la bonne heure! lui répondis-je, mais avouez que depuis Candide on n'avait jamais vu tant de princes dans une hôtellerie.

— Chut! me dit-il, ne réveillons pas Voltaire qui dort.

Le dîner fut égayé par le champagne de mon compagnon de route et par les saillies du duc de Lucques, qui se montra, quoique Italien, aussi bon prince qu'un potentat allemand.

Darmstadt est une des villes qui m'ont le moins intéressé; c'est une ville neuve qui a été presque entièrement improvisée par le feu grand duc Louis, le premier du nom. C'est probablement en souvenir des rues alignées au cordeau par ce souverain qu'une statue colossale lui a été érigée au milieu de la Nieustadt. Ce que je dis de

Darmstadt s'applique aussi à Manheim et à Carlsruhe, dessinée en éventail ; on sait que de toutes les rues de cette dernière ville on voit le château, résidence du grand duc de Bade, si bien que les habitants de cette capitale ne peuvent pas faire un pas sans avoir les yeux sur Son Altesse ou sans lui tourner le dos. Quand on est resté vingt-quatre heures dans une de ces villes, on se sauve avec une sainte horreur de la ligne droite.

Quand je dis on, j'exagère un peu ma pensée.

Il est des gens pour lesquels les pierres neuves et les alignements réguliers ont des attraits incontestables. Les Américains sont au nombre de ces adorateurs de la bâtisse fraîche, et j'ai remarqué à ce sujet que la ruine, la maison sculptée, la pierre tarabiscotée, la cité pittoresque, exigent, pour être comprises de la part de ceux qui les interrogent, de certaines conditions d'éducation, d'idées et d'habitudes.

Les peuples parvenus à un âge historique raisonnable ont seuls le sentiment de la majesté des ruines. De même que la vue d'un cèdre nous fait penser au Liban, de même l'aspect d'un vieux pan de muraille nous transporte vers un siècle évanoui. Ce qui nous intéresse à notre insu c'est moins l'effet pittoresque d'un ancien édifice au milieu du paysage que les souvenirs qu'il rappelle à notre esprit. Tous ces feuilletés épars du livre du passé sont lettre morte pour les nations jeunes. J'ai vu les Américains, et ils sont nombreux sur les bateaux à vapeur du Rhin, contempler les nids d'aigle des sept montagnes et du Taunus avec l'ébahissement stupide d'un paysan des environs de Paris quand il regarde les hiéroglyphes de l'Obélisque. L'âme de ces ruines ne parle pas à ces hommes qui n'ont pas d'aïeux. On dirait que la poussière des siècles pétrifiés les aveugle. Ils sont, en revanche, charmés par l'aspect des maisons bâties à l'italienne et toute ville neuve les jette dans des transports d'admiration. Ah ! quelle belle ville que Carlsruhe ! me disait un de ces Yankees voyageurs. Je n'avais vu jusqu'à présent que des maisons noires à Cologne et à Francfort. Mais Carlsruhe ! Carlsruhe lui rappelait New-York, Baltimore et Philadelphie. Tout ce qui est vraiment

nouveau pour l'homme, le trouve insensible et indifférent. C'est la comparaison qui fait son désappointement ou son enthousiasme.

Darmstadt, malgré son aspect correct et moderne, a sa légende tout comme ses vieilles sœurs du Rhin.

Non loin de Darmstadt se trouvait le château de Wilenstein dont les ruines se voient encore aujourd'hui. C'est là qu'habitait le chevalier Bodo de Wilenstein. La mort lui avait enlevé trop tôt une épouse tendre et pieuse ; il ne lui restait d'autre consolation en ce monde que son Adeline, l'unique fruit d'une heureuse union. Cette enfant croissait tous les jours en beauté, et faisait le bonheur de son père.

Les grâces et les charmes d'Adeline s'étant développés, attirèrent une foule d'adorateurs. D'ailleurs la fortune de son père était considérable. La jeune fille toutefois ne remarquait pas les hommages qu'on lui adressait. L'amour qu'elle portait à son père ne faisait encore place à aucun autre sentiment. Les jours s'écoulaient calmes et heureux et, dans les jouissances de la belle nature, nulle passion ne venait altérer la pureté de son âme juvénile.

Un jour arriva au château un jeune étranger d'un extérieur noble et distingué, portant le costume d'un berger. Il demanda au chevalier Bodo la permission de prendre part à la surveillance et à la garde de ses nombreux troupeaux : « L'état de berger, dit le jeune homme, est l'état de mon choix ; je puis me vanter d'être initié à toutes les branches qui en dépendent, et si le chevalier ne refuse pas l'offre de mes services, il se réjouira des avantages que je lui apporterai. »

En effet, l'étranger sut si bien développer, dans la suite de l'entretien qu'il eut avec le chevalier, les connaissances qu'il avait acquises non-seulement dans les diverses parties de l'éducation du bétail mais aussi dans celles de l'agriculture ; il sut si bien faire valoir ses vues excellentes, que Bodo n'hésita point à lui confier la surveillance générale des bergers et des troupeaux. Le jeune homme avait voulu taire un seul point : son nom et son pays, disant que de graves motifs

lui commandaient impérieusement de les cacher momentanément. Jusqu'à l'heure où il lui serait permis de se découvrir, il demandait qu'on l'appelât Othon.

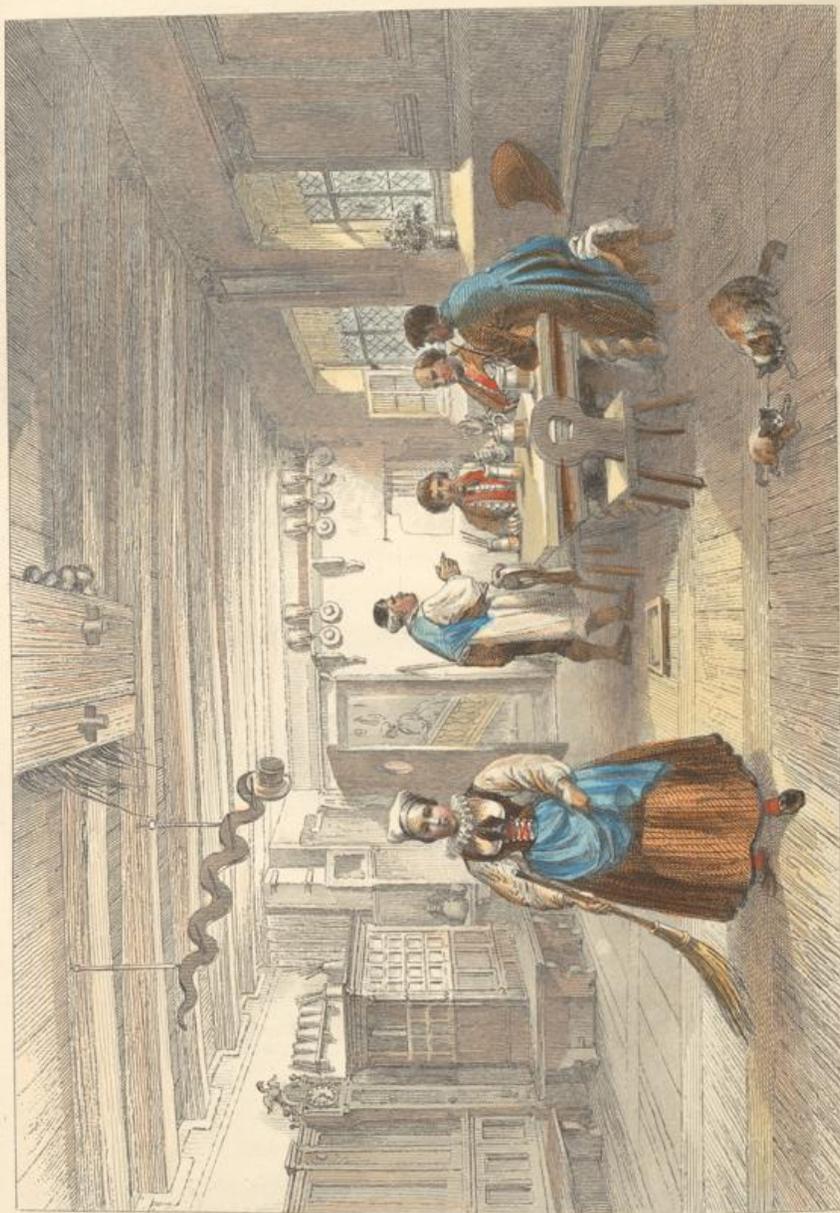
Les conséquences de son emploi comme pasteur se manifestèrent bientôt ; les troupeaux se multipliaient et prospéraient d'une façon inconnue jusqu'alors, et la prévoyance de l'étranger mystérieux s'étendait même sur des objets qui ne lui avaient pas été recommandés. Enfin, il rendait au chevalier des services importants et celui-ci l'en récompensait avec une gratitude bienveillante. Le jeune homme, cependant, en voyant ses entreprises couronnées d'un plein succès, n'en devint pas pour cela de meilleure humeur. Une profonde mélancolie s'était emparée de son âme ; il était taciturne et recherchait autant que possible les lieux solitaires. Plus d'une fois il répandait des larmes lorsqu'il se croyait loin de tout œil observateur.

Adeline avait beaucoup entendu parler de ce berger singulier par son père, et ce qu'elle en apprit l'intéressait vivement. Toutefois elle ne l'avait pas encore vu jusqu'alors. Le hasard voulut qu'un jour, se promenant au bois, elle le rencontrât inopinément. L'impression qu'elle fit sur le jeune homme fut subite et immense. Othon, pétrifié d'étonnement, fut un moment incapable de proférer un mot. On eût dit que le souvenir d'une personne lointaine et chère se présentait à son esprit ; il attachait sur la jeune fille des regards surpris et douteux à la fois. Il eut l'air de revenir lentement à lui, puis il demanda pardon de sa conduite étrange et osa s'offrir pour reconduire la jeune châtelaine qui s'était fait connaître. Il recueillit avec une attention scrupuleuse chacune de ses paroles, et lorsque, près du château, il prit respectueusement congé d'elle, il exprima l'espoir de la revoir bientôt.

Tout occupé de l'impression qu'il venait de ressentir, il se dirigea vers sa demeure champêtre. S'il était jamais possible que je me réconciliasse avec un monde qui m'a si tôt rejeté de son sein, se dit-il en lui-même, si jamais je pouvais encore voir sourire fortune et

bonheur, ce serait à Adeline que je le devrais ; quelle merveilleuse ressemblance n'a-t-elle pas avec ma sœur chérie que j'ai, hélas ! perdue de si bonne heure !

La noble demoiselle ne se sentait pas moins fortement attirée vers cet étranger bien fait, dont la physionomie pâle et souffrante portait l'empreinte d'une douleur profonde. Les manières nobles qui le distinguaient, le sentiment qu'il mettait dans ses expressions, tout cela opérait magiquement en sa faveur. Quoiqu'elle ne se fût avoué à elle-même qu'elle sentait pour lui plus que de la bienveillance, un observateur attentif aurait remarqué cependant que l'amour s'était éveillé dans ce jeune cœur. Jadis elle était d'une folle gaieté, aujourd'hui elle était rêveuse. Ce ne fut probablement pas par un effet de pur hasard non plus qu'Othon et Adeline se retrouvaient déjà le lendemain de ce jour quasi au même endroit. Ils s'assirent sur un tertre de mousse et causèrent jusqu'au moment où le soleil couchant les avertit qu'il était temps de se séparer. Dès lors ils furent ensemble chaque soir. Bientôt ils s'avouèrent réciproquement leur amour ; rien n'égala leur bonheur lorsqu'ils se jurèrent l'un à l'autre une fidélité éternelle. Dans une de ces entrevues fortunées, Othon confia à sa bien-aimée les événements de sa vie passée. Privé de bonne heure d'un père tendre et dévoué, chevalier opulent et vénéré dans la Thuringe, Othon avait subi, ainsi que sa sœur puînée, les traitements les plus durs d'un beau-père avare et insensible. La mort leur ayant ensuite enlevé leur mère, les deux infortunés furent entièrement abandonnés à cet homme barbare. Afin d'échapper à ce tyran, qui l'employait comme berger, Othon s'enfuit auprès d'un oncle qui demeurait loin de là. Ce fut au château de celui-ci qu'il trouva l'occasion d'acquérir des vertus chevaleresques et qu'il s'initia dans les armes. Étant retourné chez lui quelques années plus tard, il trouva son beau-père en possession de tous ses biens. Où était sa sœur ? L'inhumain n'avait cessé de maltraiter cette enfant ; et lorsque, à la suite de souffrances insupportables, elle était devenue malade, il l'avait laissée sans les soins que réclamait son état. Il y



Imp. F. Chardon aîné, r. Beaucaillou

Boulogne frères, del. et sc.

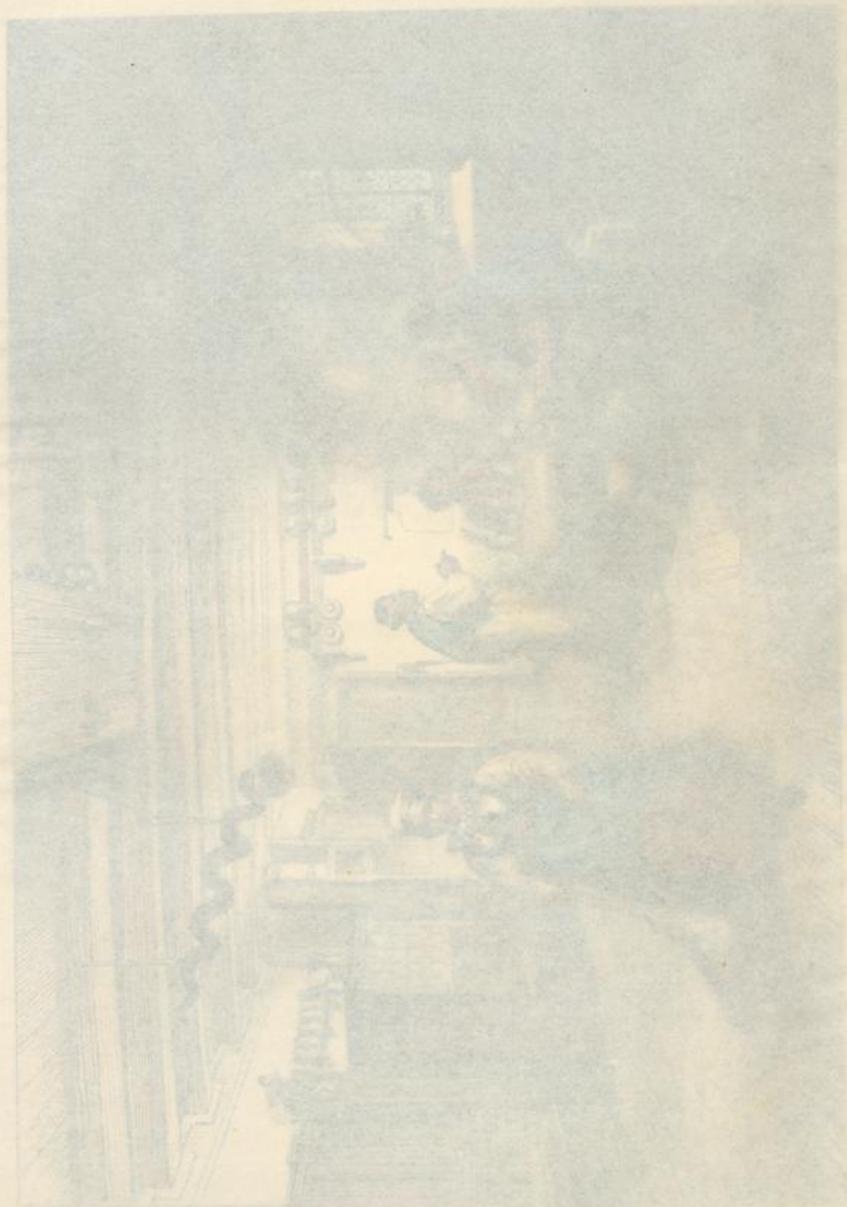
AUBERGE ALLEMANDE.

veilles
as! per-
rie vers
portai
ni le dis-
tout est
né à él-
un ré-
il est
ou du
de
le
en un
tant
re-
en
a la-
nés.
Pré-
ent et
en yu-
essible
fortuit
d'élap-
à sup-
en ré-
e et qu-
des p-
en la
né
ment
Il y



... avait déjà vu, lorsqu'il
... père d'Adeline.

... l'intérêt le plus vrai,



AUS DER ALLEHRE.

avait même des soupçons assez fondés qui accusaient cet oncle d'avoir hâté la mort de sa nièce par le poison. Accablé de douleur, Othon provoqua le monstre, lui enjoignit de répondre de la mort de sa sœur, et exigea la restitution immédiate des biens qu'il retenait injustement. Il lui fut répondu d'une manière révoltante ; et poussé ainsi à une fureur extrême, le jeune homme tira le glaive et étendit d'un coup celui que le monde appelait son père. Or, cet acte sanglant et précipité eut pour Othon les suites les plus désastreuses. Pour n'être pas enfermé et tué par les valets du défunt, il dut s'enfuir et se mettre à l'abri des poursuites dans l'épaisseur des forêts. Son propre oncle, qui jusque-là lui avait voulu du bien, le maudit, partageant aussitôt avec un parent du scélérat assassiné le riche et bel héritage. Pendant longtemps Othon avait déjà erré, lorsqu'il trouva enfin une place de berger chez le père d'Adeline.

La jeune fille aimanté écouta ces récits avec l'intérêt le plus vrai, puis elle forma des plans pour l'avenir. Othon devait se faire connaître au chevalier Bodo, un serviteur fidèle devait être envoyé en Thuringe pour y recueillir des données certaines et sur l'oncle, et sur les biens appartenant au jeune homme. Il fallait tout mettre en œuvre pour obtenir une réconciliation avec l'oncle suivie de la restitution du patrimoine. Les amants espéraient qu'aucun obstacle n'entraverait leur prompt union.

Le lendemain du jour où ces confidences avaient eu lieu, Bodo fit appeler auprès de lui sa fille et lui dit : « Jusqu'ici, tu as refusé toutes les offres que te firent des chevaliers honorables, ta jeunesse et ton inexpérience méritent que je te pardonne, sous la réserve toutefois que je maintienne mon autorité paternelle, en cas qu'un nouveau prétendant convenable vienne se présenter. J'espère que dorénavant ni opiniâtreté enfantine ni prudence ne mettront empêchement à une union avantageuse. Voici une alliance que je t'annonce. Le chevalier Sigisbert m'a demandé ta main ; il est le plus riche propriétaire de nos contrées et s'est acquis une haute renommée en Palestine, d'où il n'est revenu que depuis peu de temps. Il

viendra nous voir demain; il adressera à toi-même sa demande, et j'ai assez de confiance en toi pour croire que tu le favoriseras d'un oui aimable. »

Adeline était anéantie. Elle ne pouvait aimer le chevalier étranger, quelque riche, quelque illustré qu'il fût; elle conjura son père de ne pas la forcer à accepter un homme pour lequel elle ne se sentait pas d'inclination. « Ne mettez point en jeu le bonheur de ma vie, » dit-elle, « mais laissez-moi le libre choix d'un époux. »

Le chevalier Bodo fut inébranlable; excité par la contradiction d'Adeline, il s'oublia au point de maltraiter et d'enfermer la pauvre fille.

Le lendemain, le chevalier Sigisbert fit son entrée au château; il portait une armure brillante et précieuse, et était suivi d'un cortège magnifique. Il avait porté ses vues sur Adeline, dont on lui avait vanté les charmes, et il espérait trouver la jeune fille tout heureuse de la perspective d'une union aussi avantageuse que brillante; cependant l'extrême pâleur du visage d'Adeline et ses yeux gonflés par les pleurs ne témoignaient guère qu'il était le bienvenu. Si Sigisbert fut désagréablement impressionné par cette découverte, sa vanité reçut une atteinte encore plus sensible lorsque dans le cours de la journée ses paroles encourageantes et aimables demeurèrent sans repartie; elle ne daigna pas même accorder un regard au chevalier.

Cette conduite ne fit qu'aigrir davantage le chevalier Bodo. Il renferma Adeline dans une chambre obscure, jurant qu'il l'enverrait au couvent et qu'il la déshériterait si ce jour-là même elle ne donnait d'une façon aimable son consentement au chevalier. Aussitôt on fit les préparatifs nécessaires pour célébrer brillamment les noces, les invitations partirent pour les châteaux voisins.

Sur ces entrefaites, Othon passait des jours pleins d'angoisse. Depuis l'entrevue dont nous avons parlé, il n'avait pas revu sa bien-aimée, il savait qu'un étranger était arrivé au château et qu'on y faisait les préparatifs d'une grande fête. Il n'ignorait pas non plus que Bodo désirait ardemment le mariage d'Adeline; il attendait donc

avec une inquiétude toujours croissante l'heure où il lui serait permis de parler à son amie. Hélas ! Adeline ne revint plus. Alors une douleur indicible s'empara de lui ; la pensée que sa bien-aimée avait oublié les serments qu'elle lui avait faits le détermina à quitter la contrée. Pareil à un insensé, il parcourut les forêts et les plaines éloignées, maudissant son sort et son existence infortunée ; il erra de la sorte pendant des journées, pendant des semaines entières, jusqu'à ce que la puissance irrésistible du désir le ramenât dans les environs de Wilenstein. Il voulait au moins avoir des nouvelles d'Adeline, voire même parler au père, se découvrir à lui, lui demander son consentement, dans le cas où l'amante n'eût pas oublié la fidélité jurée. Tout occupé de ses projets, il s'achemina vers le château ; mais il apprit des bergers que le lendemain devaient avoir lieu les noces de la châtelaine avec le chevalier Sigisbert. A cette nouvelle, le désespoir s'empara du jeune homme. Sans répondre un mot aux bergers, il retourna à la forêt voisine, dans la direction d'un pont jeté sur un profond torrent gonflé par d'abondantes pluies. Du pont il se précipita dans les flots mugissants.

Depuis le jour où son mariage avec le chevalier Sigisbert avait été décidé, Adeline avait été surveillée avec d'autant plus de sévérité qu'elle avait avoué à son père l'amour qu'elle portait à Othon. Ce redoublement de sévérité, ainsi que les exhortations et les menaces dont Bodo l'accablait sans cesse, mais plus encore la nouvelle de la disparition de son amant, avaient mis la pauvre fille dans un état d'anéantissement tel, qu'elle se plia à son insu à la volonté paternelle. Mais lorsque, ornée pour les cérémonies nuptiales, elle devait se rendre à l'église, lorsque les cloches tintaient déjà, la malheureuse crut devoir échapper à son malheur ; épiant un moment favorable, elle s'enfuit, sans être vue, du château et court vers l'endroit où se trouve la cabane de son amant. « Othon, Othon ! » s'écrie-t-elle, « m'as-tu en effet abandonnée ! » Au même instant, elle voit près du ruisseau quelques bergers qui cherchent à retirer de l'eau un cadavre humain. Elle a un pressentiment terrible ; elle

s'approche des bergers, et, — ô douleur! — un cadavre est à ses pieds! c'est Othon, qu'on vient de retirer de l'eau. Le désespoir d'Adeline n'a plus de bornes, la malheureuse fille prend une résolution subite; avant qu'on eût pu l'en empêcher, elle se précipita des rives escarpées dans les flots, qui l'engloutirent.

Quelques jours après, le courant jeta sur le rivage un cadavre encore orné de vêtements nuptiaux. Le chevalier Bodo, se repentant de son opiniâtre dureté, fit ensevelir en un même cercueil les deux malheureuses victimes.

Un chemin de fer de douze lieues lie la ville électorale à la ville impériale, Mayence à Francfort. C'est un des parcours les plus gais de l'Allemagne. La locomotive ne saute pas par-dessus les vallées, n'éventre pas les montagnes : elle court à travers les pommiers, côtoie le Mein, reprend sa marche vers la plaine et s'arrête à tous les petits villages qu'elle rencontre sur sa route.

A ces stations encadrées de feuillage, les jeunes filles viennent vous offrir des pains longs en chantant une mélodie bizarre et triste comme le chant d'une ballade allemande. Il paraît que nos voisins d'outre-Rhin ne mangent du pain que lorsqu'ils voyagent en chemin de fer; chez eux et aux tables d'hôtes, ils dédaignent complètement cette substance alimentaire.

Francfort est vraiment la capitale du moyen âge : on ne trouvera nulle part ailleurs autant de rues bossues, tortues et contrefaites, autant de places étroites et incorrectes, autant de maisons boiteuses et borgnes, autant de carrefours, de zigzags, de sphinx, de pains, de géants, de diables, d'anges sculptés et de juifs en chair et en os. Voici la rue des Juifs, toute pleine de vieilles boutiques noires et profondes; voici la boucherie, un gigantesque étal de viandes fraîches. Un peu plus loin est le marché. Le marché accapare deux ou trois rues. Une fois engagé dans ce dédale de pommes de terre, dans ces montagnes de choux, dans ces gorges de légumes de toutes sortes, je vous défie d'en sortir. On se coudoie, on se pousse, acheteurs et marchands se bousculent, et je m'étonne comment les

maisons de bois qui bordent ces ruelles, décorées du nom de rue, résistent au flux et au reflux de ces flots humains qui se heurtent pendant quatre heures. Après le marché aux légumes, c'est le marché aux fruits, puis le marché au beurre, et l'on va ainsi de marché en marché jusqu'à une petite place dont les maisons biscornues et inégales présentent un aspect qui frapperait de stupeur un habitant de la rue de Rivoli. Quand on a passé quatre ou cinq jours à parcourir ces vieux quartiers, on acquiert la conviction qu'on ne les connaît absolument pas, et l'on frémit, comprenant alors le danger, à l'idée de s'engager, sans un guide, dans cet inextricable labyrinthe.

Le labyrinthe me mène, par une association d'idées toutes naturelles, à l'Ariane de Daneckeer. Quand un étranger arrive à Francfort, tous les porteurs de malles, tous les commissionnaires lui demandent aussitôt s'il a vu l'Ariane. Allons donc voir l'Ariane, la statue la plus visitée d'Europe. Elle est très-confortablement logée dans un hôtel qui se dresse au milieu d'un vaste jardin. Les Anglais ne manquent jamais d'aller faire leurs dévotions et de porter leur florin à ce morceau de marbre médiocre. La figure de l'Ariane représente cet éternel type grec que l'on voit partout. Pourquoi donc ce concours de visiteurs? Le gardien baisse sur les carreaux de la fenêtre un morceau d'étoffe rouge qui tamise la lumière du jour et donne au marbre une transparence rose, puis il fait tourner la statue sur son socle. A l'aide de cet ingénieux procédé et pour peu que le regard s'arrête quelques minutes sur cette Ariane mobile, le marbre aux tons couleur de chair produit une sorte d'illusion facile à concevoir. Le mouvement de rotation lui donne dans la pénombre une apparence vivante. Ce n'est pas une statue que l'on a sous les yeux, mais une façon de femme nue, voluptueusement assise sur une lionne héraldique. On m'a dit que l'Ariane avait des amoureux, et que les Anglais avaient tenté de renouveler en sa faveur le prodige de Pygmalion. Quant à moi, cette nudité académique m'a rappelé les exhibitions secrètes de ces amateurs de figures de cire qui,

moyennant cinq sous en sus du prix ordinaire, vous conduisent dans un cabinet où est étendue une chose en cire ayant l'apparence d'une femme qu'on dirait faite avec de la pommade détrempée dans du lait. Au moment de sortir du boudoir de l'Ariane, le gardien vous prie poliment d'inscrire votre nom sur les pages d'un livre placé *ad hoc* au milieu d'une table. J'ai feuilleté cette espèce de studbook, et je n'y ai vu que des noms blasonnés. Que de princes! que de duchesses! Existe-t-il encore autant de marquis? La moquerie française s'est égayée en passant sur ces feuillets stupides : deux de nos compatriotes ont éternisé, dans la teneur suivante, le souvenir de leur visite à cette aphrodisiaque statue :

« M. le marquis de Mascarille, de Versailles (rive droite);

« M. le vicomte de Jodelet, de Versailles (rive gauche). »

Le gardien a conservé ces noms sans se douter qu'ils faisaient tache sur son livre d'or.

Francfort n'a que deux statues dressées en place publique : celle de Charlemagne, dont on trouve à chaque page l'image et le souvenir sur les bords du Rhin, et celle de Goëthe. La première est en pierre rouge, la seconde est en bronze.

C'est en 1844 que les admirateurs du Voltaire de l'Allemagne lui érigèrent ce monument dans l'allée qui conduit du marché aux chevaux au théâtre, et qui porte aujourd'hui le nom de Goëthe-Platz. Schervantaler a représenté Goëthe avec le costume moderne; mais il a eu la funeste idée de jeter sur les épaules du poëte un de ces lourds manteaux qui donnent toujours aux personnages de bronze ou de marbre un air théâtral.

Le poëte est dans l'attitude de la méditation. Il s'appuie du coude sur un tronc de chêne autour duquel serpente la vigne, et de la main gauche il tient une couronne de laurier. Toute la vie littéraire de ce grand homme est écrite dans les bas-reliefs, qui valent mieux, à mon sens, que le principal de l'œuvre : Oreste et Thoas, Faust et Méphistophélès, Gøtz de Berlichingen, Egmont, le Tasse, Prométhée, le Roi des Aunes, Mignon, Wilhem Meister, le Joueur de

harpe, Herman et Dorothée ; toute l'épopée de Goëthe se déroulerait sur ce bronze si l'artiste n'avait oublié, à dessein sans doute, la figure souriante de Charlotte et le pâle visage du jeune Werther. Goëthe est né à Francfort ; sur la maison qu'il habita, on lit cette inscription, gravée en lettres d'or : « Le 28 août 1749, est né dans cette maison Jean Wolfgang Goëthe. » Du reste, Goëthe ne passa à Francfort que ses premières années. Son père, jurisconsulte distingué, le prépara aux études de la science du droit et l'envoya d'abord à Leipsick, ensuite à Strasbourg, et plus tard à Wetzlar, dans le but de le former à l'application pratique des principes de la jurisprudence. Il revint cependant à Francfort quelques années plus tard, et ce fut même là qu'il publia, je crois, ses premiers ouvrages. Mais il n'y resta pas longtemps. Devenu célèbre tout à coup, il fut appelé auprès du prince de Saxe-Weimar, et c'est à Weimar, qu'il ne devait plus quitter, que Goëthe a vécu plus d'un demi-siècle, entouré d'honneurs et de gloire. De ce duché, qui ressemblait à tous les duchés allemands, Goëthe avait fait une principauté à part, une principauté littéraire ; et dernièrement, quand la révolution, un moment triomphante, se promena à travers l'Allemagne, elle respecta ce petit coin de terre où le pouvoir souverain avait été pendant si longtemps tempéré par la gloire.

Francfort avait à élever une statue à Goëthe du vivant même de Goëthe. L'admiration des Allemands pour tout ce qui sortit de la plume de ce grand homme alla jusqu'à la superstition, et M^{me} de Staël disait avec raison « qu'ils croiraient voir de l'esprit dans une adresse de lettre que Goëthe aurait écrite. »

Honneur aux peuples qui s'attirent de pareilles épigrammes, et qui n'attendent pas, pour honorer leurs grands hommes, que ceux-ci soient à six pieds sous terre !

A l'époque de la révocation de l'édit de Nantes, un grand nombre de familles industrielles de France se réfugièrent à Francfort et s'y établirent. Ce fut en 1661 que l'on bâtit cette rue des Juifs dont j'ai parlé plus haut ; les juifs devaient autrefois demeurer dans cette

rue seulement, laquelle était fermée le soir comme le Ghioto à Rome ; mais une décision de 1819 leur permit de demeurer dans toutes les parties de la ville, d'y louer et d'y acheter des maisons. Cette rue des Juifs a été le berceau de la puissante famille des Rothschild, et l'on montre encore la maison où habitait il y a deux ans la vieille mère de ces opulents financiers. Francfort fut l'entrepôt de la librairie allemande, jusqu'à ce que la commission impériale des livres contraignît les libraires de se rendre à Leipsick. Cette ancienne cité impériale eut beaucoup à souffrir pendant les temps orageux de la révolution française. Custine lui imposa une contribution de deux millions de florins. Kléber la bombarda pendant deux jours, lui brûla cent cinquante maisons, et, après l'avoir forcée à se rendre, lui demanda trois millions de florins. D'autres contributions de guerre furent exigées d'elle de 1779 à 1800, et, bien qu'un traité conclu à Ratisbonne l'eût déclarée en 1803 ville libre, indépendante et neutre dans toute les guerres de l'empire, Augereau l'occupa trois ans après et la força de payer une forte imposition.

C'est à partir de ce moment que Napoléon, qui remaniait à son gré la carte allemande, fit de Francfort la capitale d'un grand duché dont le prince titulaire était le prince de Dalberg. En 1815, le congrès de Vienne détruisit ce grand-duché, qui n'existait déjà plus depuis 1813, et déclara Francfort ville libre ou république, avec le titre fastueux de capitale de la Confédération germanique. Pour que rien ne manque à la dérision, cette république de Francfort est occupée par une garnison austro-prussienne.

Parmi les principaux monuments de Francfort, il faut citer le *Ræmer*, que l'on appelle aussi l'hôtel de ville, et dont l'origine est inconnue. Là on voit la salle des empereurs (le kaisersaal). C'est dans cette salle que se réunissait le sénat de Francfort, quand les électeurs avaient désigné le nouvel empereur. Les bourgeois et le peuple étaient assemblés sur la place. « Alors, dit Victor Hugo, les cinq fenêtres du Kaisersaal s'ouvraient faisant face au peuple. La grande fenêtre, celle du milieu, était surmontée d'un dais et restait vide. A la

moyenne de droite, ornée d'un balcon de fer noir, l'empereur apparaissait seul, en grand costume, la couronne en tête. A sa droite, il avait réuni dans la petite fenêtre les trois électeurs archevêques de Trèves, de Mayence et de Cologne. Aux deux autres fenêtres, à gauche de la grande fenêtre vide, se tenaient, dans la moyenne, Bohême, Bavière et le palatin du Rhin; dans la petite, Saxe, Brunswick et Brandebourg; dans la petite place devant la façade du Rœmer, au milieu d'un vaste carré vide entouré de gardes, il y avait un grand monceau d'avoine, une urne pleine de monnaies d'or et d'argent, une table portant un lavoir d'argent et un bocal de vermeil, et une autre table chargée d'un bœuf rôti tout entier. Au moment où paraissait l'empereur, les trompettes et les cymbales éclataient, et l'archimarchal du saint-empire, l'archichancelier, l'archiéchanson, l'architrésorier et l'architranchant entraient en cortège dans la place. Au milieu des acclamations et des fanfares, l'archimarchal, à cheval, montait dans le tas d'avoine jusqu'à la sangle de la selle, et y remplissait une mesure d'argent; l'archichancelier prenait le lavoir sur la table, l'archiéchanson remplissait de vin et d'eau le bocal de vermeil; l'architrésorier puisait des monnaies dans l'urne et les jetait au peuple à pleines mains; l'architranchant coupait un morceau de bœuf rôti. En ce moment-là surgissait le grand référendaire de l'empire, qui proclamait à haute voix le nouveau César et lisait la formule du serment. Quand il avait fini, le sénat dans la salle, et les bourgeois sur la place, répondaient gravement : Oui. Pendant la prestation du serment, le nouvel empereur, déjà formidable, ôtait la couronne et tenait le glaive. »

Cette salle contient les portraits en pied, portraits de fantaisie pour la plupart, de cinquante-deux empereurs, à partir de Charlemagne jusqu'à François II. L'archiduc Jean, qui joua un petit rôle dans les événements qui suivirent l'année 1848, y figure comme vicaire général de l'empire.

A côté de la salle des empereurs est la chambre d'élection (wahlzimmer), dans laquelle se réunissaient les électeurs. On voit aussi

dans une salle du Rœmer la bulle d'or octroyée à l'empire par Charles IV au quatorzième siècle, et qui resta en vigueur jusqu'en 1806, où fut définitivement dissous l'empire d'Allemagne.

Après le Rœmer, il faut voir la cathédrale, qui est une des plus curieuses églises des bords du Rhin. C'est une église gothique, en forme de croix, et dont l'intérieur est déshonoré par une horrible couche de chaux blanche. On y remarque une colossale horloge avec un astrolabe et un calendrier perpétuel, du quinzième siècle; d'anciens tombeaux coloriés, de belles lampes de cuivre et des tableaux, parmi lesquels je citerai un *Christ sur les genoux de la Vierge*, qu'on m'a dit être d'Albert Dürer, et une *Sainte Famille*, par Rubens.

La cathédrale est située au milieu de marchés de toutes sortes, parmi lesquels le marché de la Boucherie. Je n'ose point hasarder une description après celle de Victor Hugo. « Il est impossible, dit-il, de voir des maisons plus noires et plus vieilles se pencher sur un plus solide amas de chair fraîche. Je ne sais quel air de jovialité gloutonne est empreint sur ces façades bizarrement ardoisées et sculptées, dont le rez-de-chaussée semble dévorer, comme une gueule profonde toute grande ouverte, d'innombrables quartiers de bœufs et de moutons. Les bouchers sanglants et les bouchères roses causent avec grâce sous des guirlandes de gigots. Un ruisseau rouge, dont deux fontaines jaillissantes modifient à peine la couleur, coule et fume au milieu de la rue. »

J'ai voulu monter sur le clocher. Le glackner qui m'avait conduit dans l'église, et qui ne sait pas un mot de français, m'a abandonné aux premières marches de la vis, et je suis monté seul. Arrivé en haut, j'ai trouvé l'escalier obstrué par une barrière à pointes de fer; j'ai appelé, personne n'a répondu; sur quoi j'ai pris le parti d'enjamber la barrière. L'obstacle franchi, j'étais sur la plate-forme du Pfarrthurm. Là, j'ai eu un charmant spectacle. Sur ma tête un beau soleil, à mes pieds toute la ville, à ma gauche la place du Rœmer, à ma droite la rue des Juifs, posée comme une large et inflexible

arête noire parmi les maisons blanches, çà et là quelques chevets d'antiques églises pas trop défaites, deux ou trois hauts beffrois flanqués de tourelles, sculptés à l'aigle de Francfort et répétés comme par les échos, au fond de l'horizon, par les trois ou quatre vieilles tours, vigies qui marquaient autrefois les limites du petit État libre ; derrière moi, le Mein, nappe d'argent rayée d'or par le sillage des bateaux ; le vieux pont avec les toits de Sachshausen et les murs rougeâtres des maisons teutoniques ; autour de la ville, une épaisse ceinture d'arbres ; au delà des arbres, une grande table ronde de plaines et de champs labourés, terminés par les croupes bleues du Taunus. Pendant que je rêvais je ne sais quelle rêverie, adossé au tronçon du clocher tronqué de 1309, des nuages sont venus et se sont mis à rouler dans le ciel, chassés par le vent, courant et découvrant à chaque instant de larges déchirures d'azur et laissant tomber partout sur la terre de larges plaques d'ombre et de lumière. Cette ville et cet horizon étaient admirables ainsi. Le paysage n'est jamais plus beau que quand il revêt sa peau de tigre. Je me croyais seul sur la tour, et j'y serais resté toute la journée. Tout à coup un petit bruit s'est fait entendre à côté de moi ; j'ai tourné la tête : c'était une toute jeune fille de quatorze ans environ, à demi sortie d'une lucarne, qui me regardait avec un sourire. J'ai risqué quelques pas, j'ai dépassé un angle du Pfarrthurm que je n'avais pas encore franchi, et je me suis trouvé au milieu des habitants du clocher. Il y a là tout un petit monde doux et heureux. La jeune fille qui tricote ; une vieille femme, sa mère sans doute, qui file son rouet ; des colombes qui roucoulent perchées sur les gargouilles du clocher ; un singe hospitalier qui vous tend la main du fond de sa petite cabane ; les poids de la grosse horloge qui montent et qui descendent avec un bruit sourd et s'amuse à faire mouvoir des marionnettes dans l'église où l'on a couronné des empereurs ; ajoutez à cela cette paix profonde des lieux élevés, qui se compose du murmure du vent, des rayons du soleil et de la beauté du paysage, n'est-ce pas que c'est un ensemble pur et charmant ? De la cage des

anciennes cloches la jeune fille a fait sa chambre; elle y a mis son lit dans l'ombre, elle y chante comme chantaient les cloches, mais d'une voix plus douce, pour elle et pour Dieu seulement. De l'un des clochetons inachevés, la mère a fait la cheminée du petit feu de veuve où cuit sa pauvre marmite. Voilà le haut du clocher de Francfort. Comment et pourquoi cette colonie est-elle là, et qu'y fait-elle? Je l'ignore; mais j'ai admiré cela. Cette fière ville impériale, qui a soutenu tant de guerres, qui a reçu tant de boulets, qui a intronisé tant de Césars, dont les murailles étaient comme une armure, dont l'aigle tenait dans ses deux serres les diadèmes que l'aigle d'Autriche posait sur ses deux têtes, est aujourd'hui dominée et couronnée par l'humble foyer d'une vieille femme, d'où sort un peu de fumée.

J'ai déjà dit que le souvenir de Charlemagne était toujours vivant sur les bords du Rhin. Voici une singulière légende qui prouve une fois de plus que le grand empereur n'est pas plus oublié à Francfort qu'à Mayence, à Cologne et à Aix-la-Chapelle.

Charlemagne, s'étant un soir endormi dans son palais aux bords du Rhin, non loin de Francfort, vit en songe un ange entouré d'une auréole, lequel dit en se plaçant devant la couche du monarque : « Lève-toi, grand empereur! le destin veut que cette nuit même tu sortes seul et à l'insu de tout le monde pour aller commettre un vol. »

Charlemagne s'éveille; le songe lui parut d'une bizarrerie singulière, et tout en y réfléchissant il se rendormit. Le même ange se présenta à lui, mais cette fois ses ordres étaient plus pressants, plus impératifs : « Hâte-toi, ô roi! dit-il; lève-toi et va voler! C'est pour le bien de ton corps, pour le salut de ton empire; une puissance supérieure se sert de moi pour te faire connaître sa volonté immuable. »

Effrayé de cette sommation réitérée qu'il ne pouvait plus considérer comme l'effet d'un vain songe, l'empereur se leva aussitôt de sa couche. En vain se creusait-il l'esprit pour découvrir le sens des paroles de l'ange, qui lui enjoignait, à lui, le plus grand des mo-

narques de l'Occident, de commettre une action basse et déshonorante.

Cependant cette apparition lui avait manifesté d'une manière précise la volonté céleste à laquelle Charles était habitué d'obéir avec une aveugle soumission. Il se décida donc à suivre le commandement du Ciel sans s'inquiéter du reste. Il s'habilla, s'arma, se rendit à l'écurie, où il sella de ses propres mains son coursier favori et sortit du château. Aucun des valets, non plus que la garde du château, ne s'était aperçu de son départ ; tous, comme par enchantement, étaient plongés dans un sommeil léthargique. Il se dirigea vers la forêt voisine, se disant en lui-même : « Puisque c'est la volonté manifeste du Seigneur que je fasse une chose que j'ai en horreur depuis mon enfance, j'obéirai ; mais je ne sais comment m'y prendre pour voler, et le fameux voleur Elbegast, que j'ai fait poursuivre jusqu'ici sans relâche, me serait bien utile dans ce moment. Je le récompenserais, s'il m'apprenait à accomplir cette œuvre nocturne, ou s'il m'assistait au moment fatal. »

Tout en faisant ces réflexions, le roi, à la faible clarté de la lune, vit venir à lui un chevalier solitaire. Celui-ci paraissait également avoir remarqué Charles, et s'avançait vers lui de manière à se trouver bientôt face à face avec le monarque. L'étranger portait une armure noire qui le couvrait de la tête aux pieds ; il montait un cheval noir ayant un caparaçon de même couleur. Ce cavalier examinait avec une attention curieuse l'empereur qui, de son côté, aurait bien voulu savoir quel était celui qui chevauchait ainsi dans la forêt au milieu de la nuit. La couleur noire de cet être silencieux ne lui paraissait pas de bon augure ; l'empereur frémit même à la pensée que ce pouvait bien être le diable en personne venant lui tendre un piège à cette heure où l'enfer a tout pouvoir sur les hommes.

L'étranger rompit toutefois le premier le silence, disant : « Qui êtes-vous, vous qui, couvert de votre blanche armure, vagabondez nuitamment sur les sentiers non frayés de la forêt ? Êtes-vous un serviteur du roi cherchant la piste d'Elbegast qui hante ces bois ?

Si vous chevauchez dans ce dessein, vous échouerez ; car, plus agile que le vent, plus fin que les conseillers de la cour impériale, celui-là connaît mieux que le renard et le chevreuil les détours de ces lieux sauvages. — Mon chemin n'est point le vôtre, répliqua Charles ; nul autre que l'empereur n'a le droit de me demander compte de mes actions ; et si ma réponse n'est pas à votre goût, je suis prêt à vous rendre raison, comme il convient à un chevalier. » Ce disant, il tira l'épée du fourreau et se prépara au combat. Au même instant, le cavalier noir fit reluire dans l'obscurité sa lance acérée, et l'attaque commença terrible. L'étranger frappa le casque de l'empereur d'un coup si violent que sa lame vola en éclats ; dès lors il fut sans défense. Charlemagne eut rougi de tuer son adversaire désarmé, il lui dit : « Je ne veux point votre vie ; vous serez libre, si vous me dites qui vous êtes et par quel motif vous errez dans ces lieux ? — Je suis Elbegast, répliqua l'autre ; du jour où j'ai perdu mon avoir et où Charlemagne m'a banni du pays, je me suis procuré des moyens d'existence par le vol et le brigandage. Jusqu'ici personne ne put me vaincre ; vous êtes le premier qui ayez eu cet avantage. Puisque vous agissez si noblement envers moi, dites-moi ce que je pourrai faire pour vous témoigner ma reconnaissance ? Si vous êtes le fameux voleur Elbegast dont l'empereur a mis depuis longtemps la tête à prix, témoignez votre reconnaissance en m'aidant à commettre un vol. Je fais cette excursion nocturne pour voler l'empereur ; votre assistance pourra m'être utile à cette besogne, venez donc avec moi et faisons cette œuvre en commun. — Je ne vole point le roi, reprit Elbegast ; s'il m'a enlevé mes biens et ma fortune, s'il m'a exilé, il ne l'a fait qu'à l'instigation de ses mauvais conseillers, et loin de moi la pensée de vouloir pour cela nuire à mon Seigneur. Je ne vole que ceux qui ont amassé leurs trésors par la rapine. Connaissez-vous le comte Eggeric d'Eggermonde ? allons chez lui ; il a ruiné plus d'un honnête homme ; il priverait même l'empereur de son honneur et de sa vie, si cela était en son pouvoir. » Charlemagne se réjouit intérieurement de découvrir en Elbegast des sentiments si profonds de

fidélité et d'attachement, et lui dit : « Je t'accompagnerai chez Eggeric; » et tous deux se dirigèrent vers le château du comte. Arrivés là, Elbegast perça un trou dans le mur avec une adresse extrême, se glissa par là dans le château, et dit à Charles de le suivre. Ils pénétrèrent heureusement dans les appartements du comte; Elbegast savait ouvrir les serrures sans bruit, car il connaissait tous les êtres de la maison. Or le comte, qui ne dormait que légèrement, entendit quelque chose, et dit à son épouse assez haut pour qu'ils l'entendissent tous deux : « J'entends un bruit; on dirait des gens qui rôdent dans la maison; il y a peut-être des voleurs dans le château; je vais voir. » Il se leva en effet, alluma un flambeau, et parcourut les corridors et les appartements. Cependant, comme Charles et Elbegast avaient eu le temps de se glisser sous le lit du comte où il ne les supposait pas, ils ne furent point découverts. Eggeric éteignit le flambeau et se remit au lit. La comtesse alors dit à son époux : « Mon cher mari, aucun voleur n'est assurément venu nous visiter; je croirais plutôt qu'une inquiétude secrète t'empêche de jouir du repos, tu te troubles l'esprit de dangers imaginaires. Avoue-moi que ce sont les desseins que tu formes qui te tiennent éveillé; confie-les-moi, afin que je puisse te donner mes conseils et t'être utile. — Eh bien! reprit le comte, puisque l'exécution de mes projets est fixée à demain, je ne veux pas t'en faire plus longtemps un mystère. Sache donc que je me suis ligué avec douze chevaliers, et que nous avons tous juré d'assassiner l'empereur qui nous empêche d'exploiter la grande route et de lever des impôts sur les voyageurs et les marchands. Tout le monde ignore notre coalition, et je te défends sur ta vie d'en dire un mot à qui que ce soit. » Charles ne perdit pas une syllabe de ce colloque. Lorsque le couple se fut rendormi, l'empereur s'esquiva doucement avec son aide, à qui il abandonna les objets précieux qu'ils avaient enlevés, et, après s'être séparé de lui, il regagna son palais avant le jour. Il remit son cheval à l'écurie, et rentra dans sa chambre à coucher aussi inaperçu qu'il en était sorti.

Le lendemain, il convoqua son conseil, et dit : « J'ai rêvé cette nuit que le comte Eggeric allait venir ici, avec douze conjurés, dans la seule intention de m'assassiner. Ils sont animés contre moi, parce qu'à tout prix je veux maintenir le repos public et protéger mes sujets contre leurs brigandages. Ayez donc soin qu'un nombre suffisant de gens armés soient prêts au premier signal pour s'emparer des traitres. »

Eggeric arriva vers midi avec ses satellites, et demanda à être admis devant l'empereur. Dès qu'ils furent entrés dans la cour du château, on ferma la porte sur eux ; ils furent enveloppés en même temps par les valets armés qui leur arrachèrent les vêtements et découvrirent les armes qu'ils cachaient. Les conjurés, surpris à l'improviste, ne purent nier leurs projets et périrent tous par la main du bourreau d'une mort ignominieuse. Elbegast, au contraire, que le monarque sut attirer à sa cour, après avoir fait publier son entier pardon, fut richement récompensé. Il put en outre avoir un emploi honorable, toutefois à la condition expresse de renoncer pour jamais à sa profession.

On a établi entre Francfort et Hombourg un brimborion de chemin de fer, qui vous laisse à moitié route. Là, les voyageurs sont empilés avec les paquets dans des omnibus, des pataches, des berlingots : les pauvres paquets sont bien mal à l'aise. Le hasard m'avait jeté dans une carriole à rideaux de cuir, qui avait dû appartenir au baron de Thunder-ten-Trunck. Il pleuvait très-fort et il ventait frais. Deux Anglaises, coiffées de capotes roses, parlaient d'adresser une plainte à l'autorité et de faire un procès à l'administration du chemin de fer. C'est au milieu de ces lamentations et dans ce brillant équipage que nous fîmes notre entrée dans la célèbre capitale du landgraviat.

Quoi qu'il en coûte à mon amour-propre, je n'hésite pas à avouer que je croyais que Hombourg était une ville du territoire de Francfort. Les enseignes des boutiques m'eurent bientôt révélé que ce gros village était la capitale d'une principauté. Les cordonniers de

la cour, les apothicaires de la cour, les boulangers de la cour, les épiciers de la cour, les libraires de la cour, les opticiens, les bouchers et les bandagistes de la cour sont encore plus nombreux là qu'ailleurs.

A peine descendu de carriole, je demande à un maître d'hôtel quel est le prince de Hombourg. « Monsieur, me répondit-il, c'est son altesse Gustave-Frédéric, qui a succédé depuis huit ans à son frère Philippe-Auguste, mort en odeur de sainteté. Il porte le titre de landgrave de Hesse-Hombourg. Il a cinquante et quelques années, il est garçon et il chasse toute la journée; c'est le plus rude chasseur de toute l'Allemagne. Il demeure là-bas, au bout de la deuxième rue à droite. Il y a une sentinelle à la porte.

— Merci. Et je me dirigeai en débotté vers le palais du landgrave Gustave-Frédéric, successeur de Philippe-Auguste.

Le palais du landgrave est construit sur une colline qui domine la ville. Il est entouré d'un assez beau parc anglais, dans lequel tout le monde peut se promener. Je n'y rencontrai qu'un soldat hombourgeois qui s'amusait à faire des ronds en crachant dans un bassin. Au fait, il faut bien que ces soldats s'occupent à quelque chose. On m'a dit que le landgrave en avait quarante, autant que l'Académie française a d'immortels. Gustave-Frédéric n'habite pas son palais; il loge dans un pavillon séparé du principal corps de logis. Au premier abord, cela annonce, de la part du souverain, des goûts simples. Je me suis rendu compte de cette simplicité. L'étiquette ne permet pas qu'on visite les appartements quand ils sont habités par le prince. Or, chaque étranger paye un florin pour contempler les splendeurs de cette maison seigneuriale. En admettant une moyenne de cinquante visiteurs par jour... on comprend le pavillon isolé.

Cette ville de Hombourg est grande comme un mouchoir de poche. Ce n'est qu'une maison de jeu, mais c'est la plus fréquentée de l'Europe, par cette seule raison que l'avantage de la banque contre les joueurs a été diminué de moitié : la roulette de Hombourg

a un zéro de moins que les roulettes des banques rivales. Dans la plupart des autres villes de jeu d'Allemagne, on se baigne beaucoup et on joue un peu. A Hombourg, on joue énormément et on ne se baigne pas, quoiqu'il ait un magnifique établissement de bain. J'ai vu cet établissement, je me suis promené dans cette morne solitude ; les araignées comptent tellement sur l'absence des baigneurs, qu'elles filent spirituellement leurs toiles au fond des baignoires.

Le Kursaal est bâti de marbre et d'or, et c'est le plus riche palais qui ait encore été élevé au dieu de la roulette et du trente et quarante ; mais le jardin est petit et mesquin ; en vingt-cinq pas on l'a traversé et l'on tombe immédiatement sur une grande route.

On m'a assuré que le métier le plus lucratif à Hombourg était celui de prêteur sur gage. Chaque année, deux ou trois maisons se remplissent d'objets précieux, bijoux, diamants, montres, chaînes d'or, que des joueurs peu favorisés sont obligés de mettre en pension pour pouvoir retourner dans leur pays. Le mont de piété fait fortune dans ce petit coin de terre, qui reçoit la visite de toutes les monnaies et qui les garde.

Frédéric d'or, guillaumes, souverains, piastres, napoléons, florins, thalers, écus de cinq francs et pièces de quarante sous, on fait bon accueil aux petites comme aux grosses, aux jaunes comme aux blanches, pourvu qu'elles aient le poids et le cours légal.

Pour arriver au Kursaal, on longe un chemin bordé d'orangers. Chaque oranger a coûté douze cents francs, m'a-t-on dit.

Sous le péristyle, une foule de grands laquais en grande livrée. Ils sont là pour débarrasser ceux qui arrivent de leurs cannes et de leurs chapeaux.

Nous sommes dans le tabernacle. Le silence n'est coupé que par la voix du croupier qui dit : *Faites le jeu, messieurs ; le jeu est fait, rien ne va plus*, et par le son strident de la bille qui court sur le cuivre où le hasard l'emporte. Ils sont là vingt ou trente joueurs autour de la table, qui ressemble à une table de famille à laquelle on a mis les allonges pour un banquet.

A droite et à gauche de ce premier salon se trouvent deux autres salles : celle de gauche est le cabinet de lecture, table d'hôte littéraire où tous les journaux sont servis gratis ; celle de droite est réservée aux joueurs d'écarté et de whist.

Toutes ces salles ont une entrée sur le grand salon, d'une magnificence inouïe. Toutes les nations s'y pressent les coudes ; mais on reconnaît facilement la France à son air dégagé.

Vous comprenez bien que cette petite ville de Hombourg doit posséder un grand nombre d'originaux. Un savant homme, M. Étienne Pall, en a dit de belles sur les originaux de Hombourg ; voici, d'après lui, une des plus communes physionomies de la principauté. Je veux parler du racoleur.

Le racoleur est grand ; il peut aussi être petit, mais il faut qu'il soit polyglotte. — Il porte tous les costumes avec la même facilité. — Il s'agit seulement de prendre celui qui va le mieux. — Le racoleur a toutes les physionomies, et a été engagé par la banque pour jouer tous les rôles. Il est un réfugié politique, — un marquis ruiné, — un avare égaré, — un amant tué en duel, — un mari trompé, — un duc de *** mort en prison.

Chaque hôtel possède un ou deux racoleurs. — On les reconnaît d'une manière certaine :

Un homme plaît-il à tout le monde ? a-t-il de l'esprit ? vous avez dit en le voyant : bien sûr, c'est un homme du monde.

— C'est un racoleur !

Les fonctions consistent à additionner des gains olympiens emportés par des joueurs fabuleux, à mettre dans le tuyau des oreilles la clef de systèmes infailibles, à dire à ceux qui ont perdu : « Votre deveine a été trop forte pour que demain il n'y ait pas une veine ; ne la laissez pas échapper, que diable ! — Nourrissez-la avec des sacs. Il dit à ceux qui ont gagné :

« Il ne faut pas perdre cette occasion superbe ; quand on a pareille veine, on joue son va-tout. » Mais le rôle de ces racoleurs s'étend beaucoup plus loin que le landgraviat.

Il y a ceux qui courent les tripots de Paris. — Ce sont les plus utiles à la banque ; car le salon où l'on entre en cachette est l'antichambre obligé du palais de Hombourg, où l'on entre en plein soleil, — selon l'expression hasardée de quelqu'un :

« Les tripots de Paris conduisent peu à peu, par des ablutions préparatoires, aux lessives de Hombourg. »

Il y a les racoleurs de province. — Ils enlèvent les braves gens qui jusqu'alors n'avaient pas osé quitter leur chef-lieu de peur d'accidents à la vapeur, et qui tout d'un coup, saisis de vertige, vont à Hombourg sans s'arrêter à Paris.

Il y a les racoleurs du haut monde, des cercles de Paris, des salons, des boudoirs, des coulisses.

Bref, chaque classe de la société possède un de ces messieurs, qui est la réclame vivante. — Il jette le nom de Hombourg dans les intelligences et dans les cœurs ; — il éveille les désirs et les envies, excite au mépris du travail, au dégoût de toute position honnête et modeste ; il prend un homme à son labeur, à son ambition, à son rêve. — Il l'amène dans l'oisiveté, dans ce délire, dans ces joies d'une heure, dans ces douleurs sans fin.

Le jeu, vampire diurne et nocturne, suce tout son courage, toutes ses aspirations, ses croyances et sa sève.

Puis, quand le malheureux a le front couvert de sueur froide, le cœur vide comme une coupe qui a été trop agitée, l'âme insensée, le blasphème à la bouche et les veines taries, le vampire, rassasié et dégoûté, le passe à son compagnon dans l'orgie hombourgeoise ; un sphinx décharné et insatiable, qui a nom suicide, qui s'accoude sur les tables vertes, qui pose en ricanant à chaque joueur l'énigme indéchiffrable du hasard, trouve rarement un Œdipe et n'est jamais à jeun.

Les racoleurs sont de deux sexes ; voyons les racoleuses. — Elles sont vieilles ou jeunes : vieilles, elles ont des odeurs de verveine à vous faire fuir ; elles veulent les égards de tous, la première place à tout ; elles mettent en avant ce titre si doux et si gracieux de filles d'Ève.

O notre mère commune! ces femmes sont-elles tes filles? Elles sont les anciennes maîtresses de celui-ci, de celui-là, de l'état-major de la banque. Ces hommes, vieux, laids, sales et gros, qui roulent dans les allées du jardin, sont les hommes de ces femmes. Ils en ont l'odeur et les chaînes au gilet.

Malheur à vous, si ces racoleuses vieilles ou jeunes bourdonnent autour de vous; elles entourent le pigeon de leurs chatteries. Pour s'en débarrasser, il faut leur prêter un florin; autant de florins prêtés, autant de cauchemars partis; mais ils reviennent plus nombreux que les chauves-souris de Dante Alighieri.

Elles ont été jeunes, elles aussi; mais un jour la retraite a sonné sur le timbre fêlé de leur existence. Le vice, qui les faisait vivre, les a vues un matin sans cold-cream et sans corset, et les a trouvées ridées et sans taille. — Allez chercher votre pain ailleurs, leur a-t-il dit. A d'autres! J'ai mes pauvres, des filles jeunes, belles, avec de longs cheveux noirs et trente-deux dents blanches. A d'autres!

Les voyant ainsi sur le pavé, le vice hombourgeois les a fait entrer chez lui, dans un palais, ma foi!

— Mangez et buvez, a-t-il dit. Vous êtes laides, vieilles, ignobles; c'est vrai, bien vrai; mais que m'importe! mangez et buvez! Matin et soir, jour et nuit, vous vous tiendrez à la porte de ma maison. Quand un homme jeune ou vieux, riche ou pauvre, honnête ou galérien, passera dans la rue, vous le tirerez par l'habit, et, de votre voix la moins enrouée, vous lui direz: « Entrez chez nous, monsieur. Nous avons de grands salons dorés et des candélabres bronzés. Nous avons une femme, une dive qui s'appelle Fortune et donne ses faveurs à qui ose. Montez chez nous, monsieur. »

Quand les premiers rayons du soleil frappent aux vitraux de Tortoni ou du café Anglais, quelques dames aux camélias partent pour les eaux. Pourquoi partent-elles? Les causes sont différentes. Les unes... toujours est-il qu'elles vont à Hombourg avec ou sans raison. Celles-ci sont accompagnées d'un chapeau d'homme; celles-là sont seules.

Or, il arrive parfois ceci : les premières perdent leur caissier à la fin d'une mauvaise veine, d'une série de quinze noires, par exemple, quand ledit caissier a mis à rouge ; — les secondes (elles sont fort rares) ont joué elles-mêmes ; leurs petits doigts blancs se sont en vain rougis sur le drap vert. Le vieux hasard, comme un satyre de marbre, a fait l'insensible.

Donc les unes et les autres se trouvent un soir de pluie en face d'une note d'hôtel indiscreète et difficile à contenter. Il y a bien les joueurs, mais le joueur n'a pas ou plus de sexe.

Il y a bien les grecs, mais les grecs sont des Catons.

Que faire, bon Dieu ? — On va trouver un directeur de la banque ; on expose sa situation.

— Fort bien, Madame ; voici cinq cents francs.

— Merci, Monsieur.

— Il est entendu, Madame, qu'à chaque étranger que vous amèneriez à Hombourg, vous aurez dix pour cent sur l'argent qu'il aura en poche.

— Combien cela fait-il par mille francs ?

— Ça fait cent francs, Madame ?

— A revoir, Monsieur.

Et elles partent pour Paris. Elles sont à peine arrivées qu'elles savent de qui elles se feront aimer, et même, par Mercure ! qui elles aiment.

Cette petite principauté de Hesse-Hombourg a trois ou quatre villages où l'on parle le français, mais le pur français du siècle de Louis XIV. Tels sont, entre autres, Friedrichsdorf et Dornholzhauzen, habités par les descendants de ces infortunés que la révocation de l'édit de Nantes jeta à la porte de leur patrie. Sur toutes les maisons de ces villages, on lit avec étonnement des inscriptions françaises, et ce n'est pas sans une certaine émotion qu'on retrouve tout à coup sa langue maternelle dans des bourgades ignorées de l'Allemagne.

Gérard de Nerval raconte en ces termes, dans un beau livre intitulé : *Lorely ou la Fée du Rhin*, l'étonnement qu'il éprouva en arri-

vant à Dornholzhauzen : « Vous peindrez-vous toute notre surprise en entendant des petits enfants, jouant sur la place de l'Église, qui parlaient la langue de Saint-Simon et se servaient, sans le savoir, des tons surannés du grand siècle? Nous en fûmes tellement ravis que, voulant mieux les entendre parler, nous arrêtâmes une marchande de gâteaux pour leur distribuer toute sa provision. Après leur partage, ils se mirent à jouer bruyamment sur la place, et la marchande nous dit : « Vous leur avez fait *tant de joye* que les voilà qui courent *présentement* comme des *harlequins*. » Il faut remarquer que le nom d'arlequin, avec un h aspiré, s'écrivait ainsi du temps de Louis XIV, comme on peut le voir, notamment dans la *Comédie des comédiens* de Scudéry. »

Les maîtres d'hôtel de Francfort et de Hombourg choisissent leurs domestiques parmi ces tristes descendants des exilés du dix-septième siècle. Les habitants de Friedrichsdorf et de Dornholzhauzen sont grêles et rachitiques, comme toutes les races qui ne sont pas mélangées. Les bannis de Louis XIV, ces fiers industriels, forcés d'aller porter leur intelligence à l'étranger, ne se doutaient pas qu'ils fourniraient à deux ou trois villes allemandes toute une lignée de garçons et de filles d'hôtellerie. La conséquence de la révocation de l'édit de Nantes devait aboutir, pour les proscrits, à cette misérable spécialité.